

Eric-Emmanuel Schmitt à propos du *Libertin* **Diderot entre le désir et la loi**

C'est la plus joyeuse de mes pièces. Une pièce écrite au printemps, pour le printemps, avec le sentiment très fort du renouveau, de l'énergie vitale. En apparence la plus légère, elle est nourrie par le travail le plus long.

Son personnage principal, Diderot, est l'une de mes passions de jeunesse et l'objet de mes travaux universitaires. Je l'ai lu, relu, décortiqué, analysé; j'ai étudié la littérature de commentaires qui lui était consacrée; après plusieurs années, j'en ai eu une vision propre que j'ai exposée dans ma thèse soutenue en 1987. Déjà, en achevant ce doctorat, je me promettais de consacrer une pièce, un jour, à ce personnage extraordinaire. Je voulais lui rendre sa chair, sa folie, sa vivacité, montrer comme il était libre, libre de changer d'avis, libre de se contredire, libre de repartir à zéro, toujours pensant mais toujours incertain. La postérité, qui a du mal à le saisir et ne parvient pas cependant à l'éliminer, a voulu le fixer dans une posture de penseur scientifique ou dans un buste de matérialiste précurseur. Or, Diderot ne se laisse pas figer dans le bronze. Avec Lucrèce, Montaigne, il fait partie des chevaliers de l'incertain, ceux qui savent que penser n'est pas connaître.

Une théorie n'est jamais qu'une fiction, la philosophie fait partie de la littérature. Expliquer le monde c'est formuler des hypothèses, aventurer des analogies, avoir des coups de génie qui ne sont pas loin de coups de folie, c'est prendre des risques. Le philosophe doit admettre qu'il n'avance jamais rien d'indubitable; la vérité est un

but, mais un but qu'on n'atteint jamais, comme l'horizon qui recule au fur et à mesure qu'on avance.

Le Libertin part d'une anecdote réelle: la séance de peinture qui réunit Diderot et madame Therbouche. Celle-ci demanda à celui-là de se déshabiller entièrement; Diderot le fit mais, comme la dame était jolie, les pensées de Diderot commencèrent à pointer dans son entre-jambe. La dame poussa un cri, mi-effarouchée, mi-ravie, et Diderot eut ce mot: "Rassurez-vous, je suis moins dur que lui."

J'ai aimé cette inversion des situations et des valeurs, l'homme objet et la femme sujet, la philosophie posant pour la peinture.

Si *Le Libertin* prend l'apparence d'un vaudeville, il est surtout un vaudeville philosophique. Les femmes qui entrent et sortent, les femmes qu'on cache dans les alcôves sont certes des personnes, mais aussi des idées. Toutes intelligentes; toutes séduisantes; elles font tourner la tête du philosophe. La scène est un lieu objectif - l'atelier de Diderot- mais aussi l'espace mental du personnage.

Sa géographie est aussi philosophique. Diderot dans *Le Libertin* comme Freud dans *Le Visiteur*, vit une méditation éveillée, un rêve diront les uns, un cauchemar diront les autres, en tout cas un moment tout intérieur, même si, comme j'ai pu le voir dans de multiples représentations à travers le monde, la représentation offre d'abord un moment de charme, de chair, de soie, d'élégance et de volupté.

Eric-Emmanuel Schmitt - Rome, le 4 juillet 2000.

La morale de Diderot

J'ai greffé «sur la pièce» les problèmes de l'*Encyclopédie* qui occupèrent Diderot pendant 20 ans. Les lecteurs bien pensants de l'époque furent scandalisés qu'il n'y eût pas d'article Vertu dans la première somme encyclopédique du monde. Dans ma pièce, je l'ai remplacé par l'article Morale plus évocateur pour nos oreilles d'aujourd'hui, et j'ai concentré dans les péripéties de sa rédaction les difficultés qu'éprouva Diderot, tout au long de sa vie à écrire une morale ferme et définitive. Comme tant de philosophes, Diderot ambitionnait de rédiger un traité de morale; peut-être même ne prit-il la plume que pour cela; c'est ainsi que je le montre au début de la pièce.

Au crépuscule de sa carrière, après maintes tentatives, il avoua son échec, il n'avait pas trouvé la morale; il n'avait découvert que des problèmes moraux qu'il faut approfondir, étudier au cas par cas, et dont la solution toujours improvisée, toujours contingente, toujours fragile, demeure discutable; c'est ainsi que je le montre à la fin de la pièce.

Que se passe-t-il entre temps? Du point de vue de l'individu, Diderot affirme une morale permissive et libertaire. Tout est permis sauf ce qui nuit à soi-même et à autrui. Il n'y a plus de référents divins ou religieux auxquels seraient accrochés nos comportements. Ainsi, pour Diderot, les particularités sexuelles, de l'onanisme ou mélangisme, en passant par l'homosexualité, sont autorisées du moment qu'elles viennent d'adultes consentants. Le mariage ne doit pas s'encombrer d'un absurde serment de fidélité car le désir étant divers, pluriel, changeant, il serait contre nature de le

restreindre; le mariage n'est donc pas un traité de conduite, une camisole juridico-religieuse mais un contrat d'engagement réciproque qui concerne essentiellement les biens et les enfants. Toutes les pulsions, à condition qu'elles ne soient pas destructrices, ont le droit de s'exprimer dans la vie d'un homme ou d'une femme. Il est interdit d'interdire.

En revanche, du point de vue de la société, Diderot voit les choses autrement et reconduit une morale traditionnelle. Le mariage reste nécessaire à l'éducation des enfants, leur avenir juridique, la transmission des biens. Diderot souhaite établir solidement sa fille dans la société par le mari qu'il lui choisit, il s'inquiète qu'elle s'occupe trop de ses désirs, il redoute que ses caprices ne l'empêchent de trouver un époux riche et respecté. Bref, passant de l'individu à la société -ou passant de lui-même à ses enfants-, le libertaire devient bourgeois, le révolutionnaire tient un discours réactionnaire.

Certes, ces contradictions sont cocasses -elles font la comédie- mais elles sont surtout humaines. Qui n'est pas écartelé entre le désir et la loi? Entre ce qu'il s'autorise en particulier et ce qu'il interdit en général? Diderot, espérant trouver une morale, en trouve deux, souvent contradictoires. Loin d'un discours unique et synthétique, il tombe sur des tensions irréconciliables. Il renonce à écrire son traité, il fait preuve d'humilité: désormais il bricolera, au cas par cas, dans le doute et la délibération.

J'ai volontairement compliqué la situation en développant le personnage de madame Therbouche, qui, si elle fut réellement peintre, fut aussi réellement une escroque qui

roula Diderot. Or, celui-ci, berné, trompé, mystifié, n'éprouve aucune colère: à sa propre surprise, il est séduit.

Pourquoi? Parce qu'un beau crime, c'est un beau geste, c'est presque une œuvre d'art. "Néron était un artiste lorsqu'il s'offrait le spectacle de Rome dévorée par les flammes." Diderot ici sent le soufre et se rapproche de Baudelaire. Il croit chasser le Bien, traquer le Mal; en fait il poursuit le Beau, le Beau dans toutes ses formes et ses états, y compris le Beau immoral. "La séduction d'un beau crime..." Morale du Beau, morale d'esthète, pulvérisation du *Bien et du Mal* remplacés par le Beau et le Laid, donc fin de la morale.

Pauvre Diderot!... Sa morale de l'individu se réglait sur le Bon et le Mauvais, sa morale sociale sur le Bien et le Mal, et sa morale implicite et fondatrice sur le Beau et le Laid. Le problème était encore plus complexe qu'il n'avait voulu se l'avouer....

Eric-Emmanuel Schmitt - Rome, le 4 juillet 2000.

Source : www.eric-emmanuel-schmitt.com

Dernières nouvelles d'Eric-Emmanuel Schmitt

Né en 1960, normalien, agrégé de philosophie, docteur, Eric-Emmanuel Schmitt s'est d'abord fait connaître au théâtre avec *La Nuit de Valognes* (1991), *Le Visiteur* (1993), *Variations énigmatiques* (1996), *Le Libertin* (1997), *Hôtel des deux mondes* (1999), *Petits crimes conjugaux* (2003), etc. Ses pièces ont été récompensées par plusieurs Molière et le Grand Prix du théâtre de l'Académie française. Confirmant le plébiscite du public et de la critique, plus de trente-cinq pays jouent désormais son œuvre. Récemment, les trois récits de son *Cycle de l'Invisible*, des contes sur l'enfance et la spiritualité, ont rencontré un immense succès aussi bien sur scène qu'en librairie: *Milarepa*, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, *Oscar et la dame rose* (Molière 2003 à Danielle Darrieux et prix de l'Académie de Médecine). Une brillante carrière de romancier, initiée par *La Secte des Egoïstes*, absorbe toute son énergie depuis *L'Evangile selon Pilate*, livre lumineux dont *La Part de l'autre* se veut le côté sombre. Depuis, on lui doit *Lorsque j'étais une œuvre d'art*, une variation fantaisiste et contemporaine sur le mythe de Faust.

Pointons, dans son actualité récente, la parution du récit *L'Enfant de Noé* (Albin Michel, avril 2004).

Eric-Emmanuel vient d'adapter pour la télévision le *Volpone* de Ben Jonson, avec Gérard Depardieu.

L'écrivain s'est aussi fait scénariste du film tiré du *Libertin*, réalisé en 2000 par Gabriel Aghion, avec Vincent Perez et Fanny Ardant.

Michel Meyer vient de consacrer un essai à l'écrivain: *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, Éditions Albin Michel, septembre 2004. Pour en savoir plus, on peut consulter son site: www.eric-emmanuel-schmitt.com

Propos du metteur en scène

Au moment où j'écris ces lignes, nous venons de donner trois représentations du « Libertin » en plein air, devant le château de La Fraineuse, dans le cadre du Festival de Spa. Rarement j'ai « traqué » - au sens d'avoir peur de décevoir - comme dans les jours qui ont précédé cette première spadoise. J'ai beau avoir joué dans deux pièces d'Eric-Emmanuel Schmitt, le metteur en scène s'est avéré une tout autre aventure. Pour bien interpréter son rôle, l'acteur ne doit surtout pas se regarder jouer. Or mettre en scène consiste précisément à lire et à regarder, puis à choisir. Sous l'angle du regard, jouer et mettre en scène sont des démarches exactement opposées...

Les pièces d'Eric-Emmanuel Schmitt sont totalement achevées dans leur structure et dans leur propos. Tous les éléments de l'intrigue et de la psychologie des personnages sont résolus et contenus dans le texte. A aucun moment on n'est en manque de cohérence. Et pourtant, les spectateurs sortent en se posant des questions, c'est toute la force de ce théâtre. Et pourtant ce n'est pas du théâtre à lire, mais bien à jouer : ces textes ont besoin de chair, ils doivent être habités par des êtres humains, pour prendre tout leur relief. C'est alors qu'éclatent la clarté et la beauté de sa plume, la subtilité et l'humanité de sa philosophie, le naturel raffiné et élégant de son écriture.

Mon travail a donc consisté à tenter, tout au long des répétitions, à aider des acteurs par ailleurs éminemment responsables à s'approprier le verbe et l'action de la pièce. Schmitt responsabilise les acteurs dans le sens où il leur donne réellement quelque chose à jouer.

L'avantage d'un auteur vivant, résidant de surcroît à Bruxelles, est qu'on peut lui demander son avis. J'ai pu apprécier lors de sa visite la manière qu'a Éric-Emmanuel Schmitt de donner clairement son avis sans l'imposer, de résoudre les éventuels problèmes par la profonde connaissance qu'il a du sujet de sa pièce. Pas besoin de « dramaturge » ou de conseiller historique avec lui.

C'est que, dans l'ensemble de son oeuvre, « Le Libertin » a un statut un peu particulier. Il y parle d'un personnage historique, sur lequel il a fait sa thèse de doctorat en philosophie. Il n'y a pas une pensée exprimée dans le texte qui ne soit validée par cette connaissance, et pourtant tout est inventé : c'est une vraie création d'auteur dramatique.

C'est la première fois que je monte une pure comédie. Quand elles sont de cette qualité-là, je me dis que c'est un genre sur lequel je reviendrais volontiers. « Le Libertin » joue sur plusieurs registres de comique : il y a un élément de vaudeville, comme la scène de l'âne de Buridan ou l'explication de Diderot avec sa fille, à côté d'autres scènes à l'humour plus sociologique voire métaphysique, comme la réflexion sur le mariage et la double morale, privée et collective.

Je me réjouis enfin que ce spectacle dont je ne suis que le metteur en scène - nous l'accueillons au Public - soit promis à une longue série de représentations, au Théâtre Jean Vilar et à l'Auditorium 44.

Michel Kacenenbogen - Spa, août 2004.

Diderot philosophe

Diderot philosophe n'a laissé son nom comme signature incontestable à aucun grand système rationaliste... Il nous apparaît avant tout comme un touche-à-tout des sciences, de l'art et des techniques, le laborieux directeur d'un ouvrage monumental, l'*Encyclopédie*, qui lui coûta le plus clair de son temps et de son énergie. C'est un libertin, jugé vulgaire par le dix-neuvième siècle, auteur d'une œuvre littéraire dont l'originalité est incontestée... Mais un philosophe? Certainement, et même un de ceux dont la *libido sciendi*, ce désir de savoir qui n'ignore ni ne dissimule rien de sa nature passionnelle, a porté sur le plus grand nombre possible d'objets. C'est pourquoi son activité philosophique se présente sous tant de formes diverses. Qui plus est, Diderot philosophe se prend lui-même comme objet d'étude, s'exposant ainsi littéralement aux regards de la postérité, et nous ouvre par là l'accès à un monde intime. La rencontre avec Diderot est donc dans un premier temps la découverte d'une grande philosophie matérialiste athée, intimement liée à la naissance et au progrès de ce qu'on appelle les sciences de la vie, préoccupée de comprendre ce que sont la nature animée et inanimée, l'homme, sa morale comme ses vices, sa société, ses productions techniques et artistiques. Mais c'est aussi la rencontre avec un individu qui voulut, en homme des Lumières débarrassé de la superstition et aidé des sciences, comprendre la vie dans tous ses états.

La majeure partie de son œuvre ne fut connue que tardivement: les feuilles manuscrites que Diderot a laissées, jalousement conservées par la famille ou par les institutions de Pétersbourg, n'ont été scientifiquement

répertoriées qu'en 1951 par le savant H. Dieckmann, ou indirectement par des copies. Pour les œuvres de Diderot, dont l'édition est dispersée dans d'innombrables collections, il est préférable de se procurer une des deux éditions les plus complètes, pratiques et accessibles: Diderot, *Œuvres*, édition par P. Vernière, Paris, Garnier, régulièrement rééditée, en 3 volumes. Diderot, *Œuvres*, édition par L. Versini, Paris, Laffont collection «Bouquins», 1994-1997. L'édition scientifique de l'intégralité des œuvres et manuscrits de Diderot est en cours, on ne peut se la procurer qu'en bibliothèque: Diderot, *Œuvres complètes*, édition critique et annotée, dirigé par J. Fabre (†), H. Dieckmann, J. Proust et J. Varloot, Paris, Hermann, 1975- , 33 volumes prévus, 25 parus. Les introductions et annotations sont précieuses.

Diderot et l'*Encyclopédie*

Envers et contre tout, et souvent même contre ses propres envies, Diderot est l'homme de l'*Encyclopédie*. Lorsqu'il signe en 1748 un contrat pour une traduction de la *Cyclopaedia* de l'Anglais Chambers, il ne sait pas qu'il s'engage dans une aventure qui va durer vingt ans, et offrira au public en 1772 dix-sept volumes de texte (les «discours») et onze volumes de planches. Le *Prospectus* présente le projet et vise à convaincre d'éventuels souscripteurs de participer à son financement. Il est diffusé à 800 exemplaires en octobre 1750. Un premier arrêt frappe l'ouvrage collectif en 1752, puis en 1759 sa vente est interdite et il perd l'accord de la censure royale (son «privilege»), l'Eglise l'inscrit sur la liste des ouvrages interdits («l'Index»). La publication reprend cependant, et les derniers volumes, des planches, paraissent en 1772. Un dernier procès pour plagiat dure jusqu'en 1778. Diderot a alors soixante-cinq ans, il s'est battu toute sa vie pour l'existence de l'*Encyclopédie*, alors que de son propre aveu il aurait préféré écrire des pièces de théâtre ... Enfin, tout est terminé. Mais l'encyclopédie a donné, dès le *Prospectus*, les principes d'après lesquels tout commence.

Le projet de l'*Encyclopédie*

L'*Encyclopédie* se veut la description des arts, des sciences et des métiers de son époque. Dans la langue du dix-huitième siècle, l'art désigne tout ce qui est le résultat de l'action humaine et non d'une production spontanée de la nature. Par conséquent, les «arts» sont toutes les activités humaines: celles qui font appel au travail manuel ou à celui des machines (les arts

mécaniques, dont la science de la mécanique et tous les métiers); celles qui privilégient le travail de l'esprit (arts libéraux, comme l'astronomie, la musique, la logique); enfin celles qui privilégient l'imagination (les beaux-arts). Par là, *l'Encyclopédie* entend d'abord être un bilan, détaillé et inédit. Ce bilan, personne ne l'a encore établi: les techniques des arts mécaniques comme celles des beaux-arts se transmettent dans le secret des ateliers, dans la relation du maître à son apprenti, et les innovations restent confidentielles. Les progrès des sciences ne sont encore que ceux des savants. La diffusion à grande échelle d'une description de l'état des connaissances dans tous les domaines serait déjà une entreprise inédite et révolutionnaire. Inédite, car jusqu'ici on n'avait encore jamais mis à contribution, dans le même ouvrage et à dignité égale, les philosophes et les détenteurs d'un savoir proprement technique. Les dessinateurs des planches de *l'Encyclopédie* vont pénétrer dans les ateliers, sur les champs et les chantiers, et reproduire les outils et les procédés de fabrication de tout ce qui se produit. Révolutionnaire, car non seulement on sous-entend par là une subversion de la hiérarchie traditionnelle des connaissances, mais on procède de fait à la promotion des techniques au rang de savoir: les techniques ne sont plus seulement des savoir-faire transmissibles seulement par l'apprentissage. Par là, les Encyclopédistes tentent d'ouvrir en grand les portes de l'art. *L'Encyclopédie* révolutionne les procédures habituelles de transmission des savoirs, déposissant ainsi les «maîtres» de toutes sortes de leur pouvoir.

Source: Extraits du texte de Sophie Audidière sur le site <http://www.sigu7.jussieu.fr/diderot>

Denis Diderot (1713 -1784)

Chronologie biographique indicative

1713: Naissance le 5 octobre à Langres de Denis Diderot, fils de Didier, maître-coutelier.

1723-1728: Etudes à Langres chez les Jésuites, brillantes. Diderot raconte avec émotion la fierté de son père à le voir revenir de l'école couvert de prix.

1728-1732: Diderot vient poursuivre ses études à Paris.

1732-1743: Années de bohème. Diderot exerce différents métiers: précepteur de mathématiques, de musique, clerc de notaire, etc. Il fréquente les cafés, se lie d'amitié avec Rousseau, courtise avec succès Antoinette Champion, lingère.

1743: Le père de Diderot, opposé à son mariage avec Antoinette, le fait enfermer dans un couvent. Diderot s'échappe et épouse Antoinette.

1751: Le premier tome de l'*Encyclopédie* paraît.

1752: Interdiction de l'*Encyclopédie*, jusqu'en 1753.

1753: *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Marie-Angélique, dite Angélique, la seule des quatre enfants de Diderot qui survivra, naît. Son père lui sera très profondément attaché. Son éducation est un sujet de réflexion constant chez le philosophe.

1757 et 1758: *Le fils naturel*, et *Le père de famille*, drames, suivis du *Discours sur la poésie dramatique*. Diderot attend beaucoup de ces pièces.

1759: Malgré la pluie de condamnations sur l'*Encyclopédie*, les libraires-éditeurs décident de poursuivre clandestinement son édition: elle a déjà coûté trop cher pour s'arrêter. Le père de Diderot meurt.

1760-1761: On commence à jouer les drames de Diderot, avec beaucoup de succès. Il entame une carrière qui le mènera jusqu'en Italie, où il sera monté à Naples devant le Roi en 1773.

1764: Diderot découvre la trahison de Le Breton: il a "caviardé" les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* (amputés d'une partie de leur texte). Il décide cependant de continuer.

1765: L'Impératrice Catherine II de Russie achète sa bibliothèque à Diderot: en échange d'une pension dont il a grand besoin, Diderot se charge de l'achat de livres pour constituer une bibliothèque dont Catherine héritera à sa mort. Il se fait également acheteur en son nom de collections de peinture d'un goût très sûr. C'est le début d'une relation qui le fait vivre et en même temps lui donne des obligations, et fait de lui le serviteur d'une despote.

1769-1772: L'activité d'écrivain de Diderot est à son comble, maintenant que l'*Encyclopédie* est achevée. Mais on n'en saura rien pendant longtemps: fidèle à sa promesse, il ne publie aucun texte qui lui ferait courir des risques en raison de leurs positions (athéisme, matérialisme, dénonciation des couvents, des colonisations, etc.). Donc, il ne publie rien... Sur son bureau, on trouverait les esquisses plus ou moins avancées du *Rêve de d'Alembert*, de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, des *Deux amis de Bourbonne*, des *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, une version du roman *Jacques le fataliste* et du *Paradoxe sur le comédien*, etc.

1773-1774: Diderot part pour Saint-Pétersbourg. Là, il s'entretient tous les jours avec l'Impératrice sur tous les sujets qui peuvent préoccuper un monarque. Tous ces entretiens sont consignés, sous le titre de *Mélanges politiques*, etc.

1774-1784: De retour en France, Diderot se livre de nouveau intensément à l'écriture: *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé De l'Homme*.

1782: Parution de la dernière œuvre publiée de Diderot, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Diderot prépare, avec son disciple et ami Naigeon, un plan de ses œuvres complètes.

1784: Le 31 juillet, mort de Diderot, à l'âge de 71 ans. Sophie Volland est morte en février, sa petite-fille en avril: pour ménager sa santé défaillante, on l'a sans doute caché au philosophe.